

# Parole de Vie

Juillet  
2021

## Sommaire

Commentaire de la Parole de vie.....	2
Textes de Chiara Lubich et des Focolari.....	4
Bible TOB.....	9
Expériences.....	10



# Commentaire de la Parole de Vie

« *Confiance, ma fille ! Ta foi t'a sauvée* » (Matthieu 9,22)

Jésus est en chemin, entouré par la foule. Un père désespéré l'a prié de venir secourir sa fille mourante. Cependant une autre rencontre a lieu en route. Dans la foule, une femme se fraie un chemin. Depuis des années elle souffre de pertes de sang, condition physique aux conséquences graves, car cela la contraint à limiter ses relations familiales et sociales. Cette femme n'appelle pas Jésus, elle ne lui parle pas, mais elle s'approche de lui par derrière et ose toucher la frange de son vêtement. Elle a les idées bien claires : « Si j'arrive seulement à toucher son vêtement, je serai sauvée. »

Et voilà que Jésus se retourne la regarde et la rassure : sa foi a obtenu sa guérison. Non seulement la santé physique, mais la rencontre avec l'amour de Dieu, à travers le regard de Jésus.

« *Confiance, ma fille ! Ta foi t'a sauvée* »

Cet épisode de l'évangile de Matthieu ouvre pour nous aussi une perspective inattendue : Dieu est toujours en route vers nous, mais il attend aussi que nous fassions preuve d'initiative pour ne pas manquer notre rendez-vous avec lui et notre chemin de foi, bien que cahoteux et marqué par des erreurs, la fragilité et les déceptions, a une grande valeur. Il est le Seigneur de la Vie véritable, dont il désire combler tous ses fils et ses filles, riches à ses yeux d'une dignité que rien ne peut effacer. C'est pour cela que Jésus nous dit à nous aussi aujourd'hui :

« *Confiance, ma fille ! Ta foi t'a sauvée* »

Pour vivre cette Parole, ce que Chiara Lubich a écrit, en méditant précisément ce passage évangélique, peut nous aider :

« *Dans la foi, l'homme montre clairement qu'il ne compte pas sur soi mais qu'il se confie à celui qui est plus fort que lui [...]. Jésus appelle la femme guérie "Ma fille" pour lui manifester ce qu'il désire vraiment lui donner : non seulement la santé du corps mais la vie divine qui peut la renouveler*

*entièrement. En effet, Jésus opère des miracles afin que soit accueilli le salut qu'il apporte, le pardon, le don du Père qu'il est lui-même et qui, en se communiquant à l'homme, le transforme.*

*« Comment vivre celle Parole ? En manifestant à Dieu toute notre confiance quand nous rencontrons des difficultés inéluctables. Une telle attitude ne nous décharge pas de nos responsabilités bien sûr, elle ne nous dispense pas de faire toute notre part [...]. Mais notre foi peut être mise à l'épreuve. Nous voyons bien que c'est le cas de cette femme qui réussit à surmonter l'obstacle de la foule qui la sépare du Maître [...]. Nous devons donc avoir la foi, mais une foi qui ne doute pas dans l'épreuve. Nous devons aussi montrer à Jésus que nous avons compris le don immense qu'il nous a apporté, le don de la vie divine, et lui en être reconnaissants, et y correspondre <sup>1</sup>. »*

**« Confiance, ma fille ! Ta foi t'a sauvée »**

Cette certitude nous permet aussi d'apporter le salut, en « touchant » avec tendresse ceux qui sont à leur tour dans la souffrance, dans le besoin, dans les ténèbres, dans la perplexité.

Ainsi en a-t-il été pour une maman vénézuélienne, qui a trouvé le courage de pardonner : « Dans une recherche désespérée d'aide, j'ai assisté à une réunion sur l'Évangile, où j'ai entendu commenter les phrases de Jésus : "Heureux ceux qui font œuvre de paix : ils seront appelés fils de Dieu", "Aimez vos ennemis". Comment pourrais-je pardonner à ceux qui ont tué mon fils ? Cependant, une semence avait pénétré en moi et finalement la décision de pardonner l'a emporté. Désormais, je peux vraiment me dire "fille de Dieu". Récemment j'ai été appelé à une confrontation avec le meurtrier de mon fils, qui avait été arrêté. C'était dur, mais la grâce est intervenue. Dans mon cœur, il n'y avait ni haine ni ressentiment, seulement une grande pitié et l'intention de le confier à la miséricorde de Dieu. »

Letizia MAGRI et la Commission Parole de vie

(1) Chiara LUBICH, *Parole de vie*, juillet 1997 ; cf. *Parole di Vita*, ed. Fabio Ciardi, Città Nuova 2017, pp. 583-585.



## Textes de *Chiara Lubich* et des focolari

### Points à souligner :

- Dieu vient vers nous, mais il attend aussi que nous fassions preuve d’initiative pour ne pas manquer notre rendez-vous avec lui.
- Manifestons à Dieu toute notre confiance quand nous rencontrons des difficultés.
- Nous devons avoir la foi, mais une foi qui ne doute pas dans l’épreuve.
- Montrons à Jésus que nous avons compris le don immense de la vie. Soyons reconnaissants à Jésus pour la vie divine qu’il nous a apportée, et correspondons à ce don.



Chiara LUBICH, *La Vie est un voyage*, Nouvelle Cité 1987, pp. 45-47.

« *Va, ta foi t’a sauvé* »

La foi qui naît dans le cœur de l’homme – condition indispensable pour que Dieu opère – n’est que le premier pas vers ce que Dieu attend de lui. C’est une confiance qui est déjà relation avec lui, mais qui doit s’approfondir et devenir communion.

S’il en est ainsi, rien ne vaut mieux alors que de rechercher l’union avec Dieu et de l’approfondir. En essayant d’être profondément unis à Dieu, nous cherchons en vérité son Royaume, et tout vient

ensuite par voie de conséquence. Nos problèmes trouvent une solution, les grâces désirées et demandées avec amour sont obtenues.

Allons en profondeur. Toute la journée, en faisant sa volonté. En particulier pendant ces moments où peut s'exprimer notre union à Dieu : faisons jaillir du cœur les merveilleuses prières du matin et du soir, ou quand nous allons lui rendre visite au Tabernacle. Faisons nôtres ces prières à Marie, avec le chapelet où nous lui disons et redisons tant de fois notre amour.

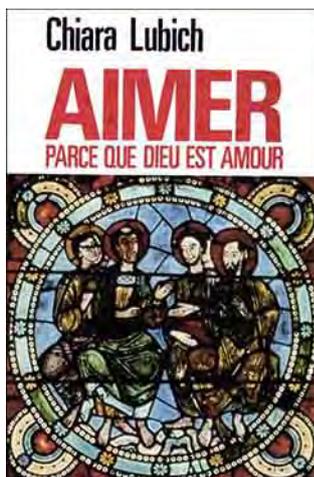
Plongeons-nous en lui dans la méditation, pour sentir cette force toujours nouvelle jaillir dans notre esprit quand nous lisons l'Écriture ou la pensée des saints.

Puis participons à la messe, recevons la communion avec tout l'amour de notre cœur, conscients et heureux d'avoir là un don proportionné à offrir au Père pour lui dire que nous l'aimons, l'adorons, le louons. Convaincus qu'en Jésus, offert en sacrifice sur l'autel, nous avons quelqu'un qui demande pardon au Père pour nous, qui peut lui dire un merci agréable, qui peut lui demander des grâces et les obtenir.

Donc, soyons fidèles à ces moments réservés uniquement à Dieu. Vivons-les parfaitement, intérieurement et extérieurement. Oui, même le signe de croix, qu'il soit beau, digne de celui qu'on nomme. Et même la gémulation, quand on doit la faire, la faire bien. Car si tous ceux qui ne connaissent pas encore Jésus, mais qui cherchent Dieu là où cela leur est possible, sont si précis dans ce domaine, que doit-il en être pour nous !

Que tout soit parfait, avec cette dignité, cette conviction et ce sérieux qui d'eux-mêmes témoignent de notre foi. Et si la communion avec Dieu se perfectionne, alors tout le reste de notre journée ne tardera pas à en ressentir le bienfait.

Toujours en route, nous avancerons et nous approcherons chaque jour plus près de Dieu. L'amour grandissant, la foi augmentera, nous ferons tout en accord avec lui, nous lui confierons nos inquiétudes, celles de notre vie, heureux de nous entendre répéter : « Va ta foi t'a sauvé ! »



Chiara LUBICH, *Aimer parce que Dieu est Amour*, Nouvelle Cité 1974, p. 25.

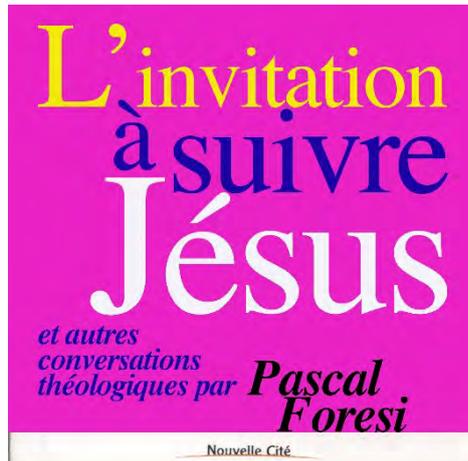
### *La confiance*

La confiance ! « Malheur à l'homme qui se confie en l'homme » (Jr 17,5) ; alors : heureux celui qui met sa confiance en Dieu.

Il faut augmenter en nous la confiance. Cela signifie faire taire les dialogues inutiles avec soi-même, et ouvrir un dialogue toujours plus profond et intime avec Dieu, à qui nous confions tout

ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Nous avons besoin, jour après jour, de faire grandir en nous la confiance. Qu'y a-t-il, en effet, de plus sage que de se fier à Dieu ?

La liberté dont Dieu nous a fait don nous met devant une alternative : croire ou ne pas croire à l'amour qu'est Dieu. Choix absurde pour qui a la foi. Si Dieu existe et s'il est amour, la confiance totale en lui en est la conséquence logique.



**Paquale FORESI, *L'Invitation à suivre Jésus (nouvelle traduction inédite)***

En ce qui concerne la foi, on pense généralement qu'elle signifie croire à des vérités révélées par Dieu. C'est certainement un aspect de la foi, mais ce n'est pas tout.

En utilisant une description qui concerne davantage le sujet, on peut dire que la foi est la vitalité de l'intelligence humaine, enrichie par la vie surnaturelle. C'est une intelligence rendue capable de se mettre en relation avec Dieu, avec le mystère de Dieu.

La foi n'est pas seulement adhésion de l'intelligence aux choses divines, elle implique toute une vision du monde du point de vue de Dieu.

Dans nos rapports avec le prochain, si nous voyons les choses d'une façon purement humaine, les personnes qui nous sont proches sont ce qu'elles sont. Dans une vision plus ample, qui comprend tout l'être humain, c'est-à-dire dans une vision chrétienne, ces personnes sont pour moi des membres du Corps mystique du Christ. En elles, je vois Jésus ; voir Jésus dans le prochain est un acte d'intelligence chrétienne.

Il existe un autre aspect de la foi, un autre acte d'intelligence chrétienne ; c'est celui qui consiste à voir la volonté de Dieu dans les circonstances que la Providence dispose pour nous.

Si nous vivons de cet esprit de foi, notre intelligence sera plus aiguisée ; les vérités révélées par Dieu seront en totale affinité avec notre capacité intellectuelle et, en un certain sens, elles ne nous sembleront plus obscures ni ne nous apparaîtront comme des réalités qu'il faut croire sans aucune explication.

C'est ainsi que les premiers chrétiens et les apôtres voyaient les réalités. Ensuite on a commencé à distinguer ce qui est vérité de foi de ce qui est esprit de foi ; une séparation s'est ainsi très souvent formée entre les vérités auxquelles il faut croire pour être sauvé et l'esprit de foi qui fait considérer de façon surnaturelle non seulement ces vérités mais tout ce qui nous entoure.

Un esprit de foi qui nous fait croire aux vérités révélées et nous les fait appliquer à tous les aspects de la vie, voilà ce dont notre christianisme a besoin. Si l'on ne possède pas cet esprit de foi, c'est-à-dire si l'on ne perd pas en Dieu son intelligence humaine pour la retrouver ensuite enrichie de surnaturel, on ne comprend que bien peu de choses à la vie chrétienne et on commence à juger, car on ne voit plus les choses divines que du seul point de vue humain.

Pour posséder cette intelligence nouvelle, cette intelligence supérieure, il nous faut donner par amour notre intelligence naturelle à Dieu.

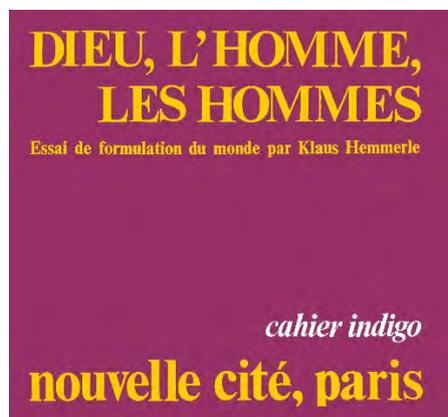
Comme on l'affirmait aux premiers temps du christianisme, celui qui ne veut pas perdre sa propre intelligence en Dieu est comme un être dépourvu de raison. Cependant, quand on donne son intelligence à Dieu, on éprouve, certes, un peu d'obscurité – il faudra faire, à ce moment-là, un acte de foi – mais, si on se confie à l'intelligence divine, on en vient vite à y participer de quelque manière.

On arrive ainsi à accepter les grandes vérités de foi et à voir ensuite la réalité chrétienne informer toute l'existence : on parvient à voir Jésus dans les frères et la volonté de Dieu dans toutes les circonstances de la vie.

L'esprit de foi doit donc toujours grandir en nous ; nous devons sans cesse apprendre à mieux voir toutes choses avec le regard de Dieu, avec l'intelligence de Dieu, jusqu'à posséder cette foi qu'on a appelée foi charismatique et dont Jésus dit : « Si un jour vous avez de la foi gros comme une graine de moutarde, vous direz à cette montagne : "Passe d'ici là-bas" et elle y passera. »

Jésus parle ici de ce que Paul définira plus tard le charisme de la foi. C'est cette foi-là que nous devrions avoir.

Quand Jésus a lancé cette invite à posséder la foi charismatique, il ne s'adressait pas seulement à certains, mais à tous les chrétiens ; nous pouvons tous arriver à posséder la foi charismatique.



**Klaus HEMMERLE, *Dieu, l'homme, les hommes*, Nouvelle Cité 1972, pp. 21-22**

La formule du monde, la foi nous la livre et la voici : Dieu est amour.

Voilà ce que chaque être nous répète ; voilà le rappel constant à l'oreille du fidèle, au travers de chaque expérience nouvelle. Le croyant d'ailleurs exprimera cette foi d'une façon vraie et vivante en proclamant par le monde, en toute situation, en toute expérience : « Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous » (1 Jn 4,16).

La formation de la conscience chrétienne se réalise au fur et à mesure que le croyant apprend à rendre transparentes toute situation et toute expérience à la lumière de ce principe et fondement de sa foi : Dieu est amour. Le chrétien peut se flatter d'avoir dominé chrétiennement la situation, d'avoir perçu la portée chrétienne de son expérience si et seulement si l'une et l'autre ont été

effectivement pour lui la voie pour accueillir l'amour divin et pour en témoigner devant le monde par une réaction personnelle. En d'autres termes, quel que soit le problème que lui posent les vicissitudes du monde, la réponse doit venir comme un éclair : Dieu est amour. Encore : son programme sous-jacent à tout ce qu'il entreprend d'exécuter dans le monde, pour le monde, devrait être : porter témoignage à l'amour de Dieu.

Alors, être au monde deviendrait pour le chrétien synonyme d'envisager, puis de construire ce monde dans une perspective chrétienne.



Traduction  
œcuménique  
de  
*La Bible*  
(version 2010)

*Guérison d'une femme et résurrection de la fille d'un notable (Matthieu 9,18-26)*

18 Comme il leur parlait ainsi, voici qu'un notable s'approcha et, prosterné, il lui disait : « Ma fille est morte à l'instant ; mais viens lui imposer la main, et elle vivra. »

19 S'étant levé, Jésus le suivait avec ses disciples.

20 Or une femme, souffrant d'hémorragie depuis douze ans, s'approcha par-derrière et toucha la frange de son vêtement.

21 Elle se disait : « Si j'arrive seulement à toucher son vêtement, je serai sauvée. »

22 Mais Jésus, se retournant et la voyant, dit : « Confiance, ma fille ! Ta foi t'a sauvée. » Et la femme fut sauvée dès cette heure-là.

23 À son arrivée à la maison du notable, voyant les joueurs de flûte et l'agitation de la foule, Jésus dit :

24 « Retirez-vous : elle n'est pas morte, la jeune fille, elle dort. » Et ils se moquaient de lui.

25 Quand on eut mis la foule dehors, il entra, prit la main de l'enfant et la jeune fille se réveilla.

26 La nouvelle s'en répandit dans toute cette région.



*« Honni soit qui mal y pense ! » (Édouard III)*

L'hôpital civil construit peu avant-guerre était trop récent pour qu'on pût le qualifier de vétuste et envisager la profonde restructuration dont il aurait eu besoin. Mais ses pavillons étagés sur la colline qui dominait la mer étaient d'accès difficile. Pas d'ascenseur puisque chaque pavillon n'avait qu'un étage, mais si l'on devait se rendre au dernier pavillon on avait monté l'équivalent d'une douzaine d'étages, traversé plusieurs halls, suivi des passages couverts (mais exposés à tous les vents) qui joignaient les pavillons entre eux, à moins de disposer d'une voiture et de prendre la petite route qui grimpait en lacets le long de la pente. Mais l'accès de l'hôpital était strictement réservé aux ambulances, aux médecins-chefs, et aux protégés du concierge.

La couleur de base de la décoration était le gris : gris pâle sur les murs, gris moyen pour les portes et les carrelages, gris foncé pour les plinthes qui mesuraient une trentaine de centimètres de hauteur dans les chambres, mais montaient jusqu'à un mètre dans les couloirs et un mètre cinquante dans les escaliers. Les lits de fonte étaient régulièrement ripolinés de blanc tous les deux ans comme les tables de nuit et les armoires métalliques. La peinture brillante et pâteuse avait rempli les moulures, émoussé les angles et amolli les formes strictes.

En entrant dans l'hôpital on recevait une tenue de grosse toile de coton écru à rayures brunes, à l'épreuve des étuves et de l'eau de Javel qui donnait aux convalescents qui prenaient le soleil parmi les lauriers roses et les géraniums, un vague aspect de judokas en rupture d'entraînement. Le service de médecine était le troisième en partant du bas. Il était divisé en deux comme, d'ailleurs tous les autres, à droite les hommes, à gauche les femmes. Au premier étage se trouvait la chapelle de l'hôpital, récemment modernisée par les soins de l'administration, par amabilité à l'égard des sœurs qui avaient la responsabilité des cuisines, de la lingerie, de la pharmacie et de certains services et aussi pour récupérer de l'espace pour le bureau du médecin-chef et quelques chambres particulières.

Les sœurs regrettaient le néogothique de l'ancienne chapelle, moins lugubre, disaient-elles, que le pavement de granit gris et la table de marbre noir. Les saints et saintes au doux sourire compatissant n'avaient pas été remplacés et seule une petite Vierge de Lourdes avait réussi à échapper jusqu'alors aux regards inquisiteurs de l'architecte.

Le docteur Cardier quitta en hâte le petit dortoir qu'il partageait avec les autres internes. C'était l'heure de sa tournée dans les divers services à la recherche des nouveaux arrivés. Non qu'il fût strictement obligé de s'en donner la peine, mais Blondin, son collègue, passait le plus clair de son temps à rédiger sa thèse et ne se déplaçait que pour les urgences, quant à Favert, il avait toujours une excellente raison d'être absent, et Carlier ne se souvenait pas de l'avoir vu près d'un malade, sinon pour faire sa cour au médecin-chef. Un malade pouvait attendre vingt-quatre heures avant d'être examiné par le médecin titulaire du service. Encore fallait-il que le praticien ne fût pas retenu à sa clinique privée, ce qui portait le délai à deux jours et même à trois si l'admission à l'hôpital était survenue un vendredi, car pendant le week-end tout fonctionnait, naturellement, au ralenti.

Cardier aimait bien cette tournée du soir. Il pouvait ainsi rencontrer des gens et parler avec eux. Pendant la journée il était cloîtré dans le bloc chirurgical où il était anesthésiste. Son travail exigeait une patience éprouvante, surtout si l'opération présentait quelque surprise et qu'il ne devait pas se laisser gagner par l'agitation qui avait pris infirmiers et assistants. Il devait alors comprendre à demi-mot et même parfois le contraire de ce que murmuraient les lèvres pincées du chirurgien trop concentré sur son travail. L'opération devait réussir, mais le patient devait aussi s'en réveiller et cela dépendait de lui. C'était donc une détente que de passer d'un pavillon à l'autre dans la fraîcheur du soir, d'écouter pour la dixième fois la même plaisanterie lancée par tel vieux pensionnaire qui se portait à merveille mais qui préférait la chaleur de l'hôpital à la solitude de son veuvage. L'hôpital était grand et depuis la création dans la ville de plusieurs cliniques privées, il aurait été sous-employé si l'on n'avait pas fermé les yeux devant ces petits abus. Cela donnait une atmosphère curieuse à l'établissement, car les jardins bien fleuris et ombragés qui descendaient en terrasses vers la mer étaient par beau temps – et c'était le plus souvent – envahis par les malades qui ne rentraient à l'intérieur que pour manger et pour dormir. On bavardait assis à l'ombre des micocouliers, on tricotait, on jouait, les femmes au loto, les hommes à la belote ou aux boules, en sirotant un pastis passé en fraude par un parent en visite. On regardait les manœuvres de ferries et des cargos qui entraient et sortaient du Nouveau Port en contrebas sur la droite. La vie s'écoulait paisiblement à l'hôpital civil.

Lorsque Cardier entra dans la salle commune du service de médecine elle était presque vide comme chaque soir à pareille heure. Les pensionnaires avaient dîné à cinq heures, assises autour des tables de toile cirée à fleurs (la seule note colorée dans cet univers grisâtre) qui étaient disposées en file au milieu du large couloir central qui séparait la double rangée de lits blancs. Seules les impotentes restaient allongées, tant il est vrai que la plupart des femmes détestent manger au lit. Après avoir gagné un moment leur place pour recevoir docilement le thermomètre, les pilules et les potions qui justifiaient leur séjour, dès que l'infirmière était partie, elles s'étaient relevées, elles avaient pris un léger tricot ou un châle qu'elles avaient passé sur leur tenue rayée et elles étaient sorties sur la terrasse pour jouir un moment de la brise qui se levait et des lueurs du soir qui renforçaient la vivacité des couleurs des fleurs que le soleil avait éblouies et dont certaines, mieux adaptées au climat, ne s'ouvraient qu'à cette heure crépusculaire. Il restait dans la salle d'authentiques malades que Carlier connaissait, dont il vérifia la courbe de températures et il dit un mot d'encouragement à celles qui ne somnolaient pas. Près de la porte des sanitaires, dans l'unique lit encore libre la veille, dormait la nouvelle venue que le bureau des entrées avait signalée à l'interne.

Au pied de son lit la feuille de températures était encore vierge. Personne ne s'était occupé d'elle puisque le médecin ne l'avait pas encore visitée. Le vendredi n'était pas un jour où l'on faisait du zèle.

Cardier s'assit sur le bord du lit voisin et l'observa en silence en attendant qu'elle sorte de sa torpeur. Il n'était pas pressé et puis il aimait se familiariser avec ses malades pour ne pas les considérer comme des cas à étudier et, éventuellement, à guérir. En lui donnant le nom de l'inconnue, la secrétaire l'avait fait précéder de l'expression « Mademoiselle », elle n'était donc pas mariée, elle avait pourtant dépassé la quarantaine. Le dessin du nez et de la bouche était ferme et régulier, la lèvre inférieure était charnue et contrastait avec la minceur de la lèvre supérieure. Ce n'était pas déplaisant. Dommage qu'un pli amer au coin des lèvres et des yeux vint durcir quelque peu l'expression d'abandon quasi infantin que lui donnait le sommeil. Les lèvres étaient pâles, décolorées peut-être par l'usage, dans sa jeunesse, d'un rouge de mauvaise qualité. Les sourcils trop épilés avaient été redessinés à la hâte d'une main tremblante. Un peu de fard était resté dans les plis des paupières fermées et les striait de bleu. Les cheveux ramenés vers l'avant par les oreilles étaient blonds avec d'étranges nuances rosées. La dernière teinture n'avait peut-être pas bien pris. Courtes encore, mais bien visibles, les racines étaient noires ou, précisément, grisonnantes. Le lobe de l'oreille était troué et distendu par le port de boucles trop lourdes. Autour du cou une fine chaîne d'or à laquelle pendaient un fer à cheval en or et une petite médaille d'argent émaillée de bleu, une médaille de baptême probablement. Entre les plis de l'uniforme de grosse cotonnade chatoyait une lingerie noire soyeuse qui contrastait violemment avec la pâleur de la peau mate de transpiration. Le médecin remarqua la veine de la tempe qui battait trop fort et trop vite et le cerne autour des yeux.

Il prit avec douceur le poignet de la malade posé sur le drap et se mit en devoir de compter les battements de son pouls. La femme se réveilla et retira le bras avec un petit cri d'effroi. Elle avait de grands yeux effarouchés, vert turquoise assorti au vernis de ses ongles. Ils brillaient de fièvre et Cardier nota la couleur jaunâtre des blancs et les fines veinures rouges qui les parcouraient. La femme se ressaisit et gratifia le jeune homme d'un large sourire qui découvrit une denture bien entretenue et les gencives exsangues. C'était un sourire qui, séparé du contexte du visage tout entier, aurait pu faire illusion, bien qu'un peu forcé. Il était gourmand par la lèvre inférieure, malicieux par une petite fossette qui se creusait dans la joue. Il n'y avait plus de dureté ni d'innocence enfantine. Tout le sex-appeal passait dans le bas du visage engageant et charmeur, mais les yeux contredisaient la bouche, ils exprimaient tristesse, lassitude, timidité, insécurité, mystère.

Cardier s'excusa et se présenta, bien que ce ne fût pas très nécessaire, car son nom et sa fonction étaient inscrits sur un badge épinglé à la poche de sa blouse blanche et un stéthoscope pendait à son cou. Il était athlétique, bien que des études trop absorbantes l'aient éloigné de toute pratique sportive, ce qu'il regrettait. Son visage avait des traits nettement marqués. Les sourcils broussailleux se rejoignaient presque, lorsque la concentration ou le rire creusaient une ride profonde au-dessus du nez qu'il avait plutôt busqué. Une barbe très noire teintait de bleu des joues et un menton carré qui ne semblaient jamais rasés d'assez près. Il avait les mains d'un travailleur manuel, sans les cals. Par l'échancrure de son col on pouvait voir le haut d'une toison digne d'Ésaü et ses manches courtes révélaient des bras tout aussi velus. Cette virilité n'était pas seulement apparente, mais l'observateur attentif aurait pu la déceler dans le caractère énergique, ferme, sans fard, de cet homme qui avait dû lutter pour conquérir des titres qu'il ne devait, certes, ni au piston (de qui l'aurait-il reçu quand bien même il l'eut souhaité ?) ni à la servilité. Il avait travaillé avec acharnement, non pour la gloire mais parce qu'il n'était pas un surdoué et qu'il voulait pouvoir soigner efficacement et réduire, pour

autant qu'il en serait capable, la souffrance de ses prochains. Il est deux sortes de bons médecins : ceux qui veulent tirer le meilleur parti possible de leurs connaissances et de leur expérience et qui se tuent au travail pour acquérir les symboles d'une vie heureuse et ceux qui font de leur métier un sacerdoce. Cardier était passé en cours d'études d'une option à l'autre. Cela n'avait pas changé grand-chose à l'extérieur, mais il y avait gagné une paix profonde et une grande liberté d'esprit et de cœur.

Il interrogea la patiente sur les symptômes de son indisposition et lui posa quelques questions plus générales, car il savait que le malade n'est pas réductible à un mécanisme dérégulé ou cassé, aussi complexe fût-il. Mais si elle répondait avec précision aux questions proprement cliniques, elle éludait systématiquement les autres. Á un moment donné il lui demanda la permission de l'ausculter, de la visiter pour se faire une idée plus complète de son état. Il s'acquitta de cette tâche avec une délicatesse extrême, comme s'il se fût agi de sa mère ou de sa sœur. Il savait que certains de ses camarades qui avaient cru pouvoir profiter de situations analogues, laissant la bride à leurs pulsions adolescentes, étaient devenus les plus insensibles des cliniciens. Passant d'un extrême à l'autre, ils avaient toujours regardé leurs patientes comme des objets soit de plaisir, soit de technique médicale. Cardier avait senti dès la première fois qu'il avait dû prendre le pouls d'une malade ou l'ausculter qu'avant tout il s'agissait d'une femme qui avait le droit le plus strict à son attention et à son respect et s'il n'avait jamais interrogé, ni palpé, ni regardé des objets, il n'avait jamais non plus mis la moindre équivoque dans ses paroles, dans ses gestes ni dans ses regards. Et cela sans affectation ni gêne, car il était d'un naturel franc et simple et la pureté faisait partie de sa vie, non comme une ascèse difficile, mais comme une nuance naturelle de son caractère et de son expérience.

L'examen avait été long et sans doute pénible, car ce qu'avait trouvé Cardier n'était pas bon, et il n'avait négligé aucune vérification à sa portée au diagnostic provisoire qu'il avait formulé dans son esprit. Il faudrait envisager des analyses et des investigations approfondies. Mais cela était l'affaire du médecin-chef qui était assez jaloux de son autorité et de son prestige. Cardier remplit une fiche à son intention et se disposait à quitter la salle lorsque la femme lui fit signe d'approcher. Il remarqua un changement dans son visage : la bouche était devenue inexpressive et c'étaient les yeux qui riaient maintenant.

« Reposez-vous » lui dit-il. « Je vous ai assez torturée comme cela ». Elle le regarda en silence, les lèvres frémissantes comme si elle cherchait les mots d'une déclaration importante, puis elle articula lentement : « Aucun homme ne m'a jamais touchée comme vous l'avez fait ». Une certaine rougeur lui était montée aux pommettes. Elle eut peur de s'être mal exprimée, et elle ajouta en le regardant droit dans les yeux : « Gardez toujours votre pureté, vous ne savez pas votre chance d'être pur, vous ne savez pas ce que vous donnez à une femme comme moi. » Cardier était embarrassé d'autant que la salle n'était plus vide et que les oreilles se tendaient autour d'eux, mais une vanne s'était ouverte et elle ne se fermerait plus jusqu'à ce que le trop-plein de douleur, de solitude et de misère ne se fût complètement épanché.

La femme raconta l'histoire tristement banale d'une vie de prostitution. Elle le fit sans complaisance et sans solliciter la pitié. Seulement par honnêteté vis-à-vis de ce médecin en qui elle avait d'abord vu un homme dont elle tâcherait de tirer le maximum en échange de tout ce qu'il lui prendrait. Á la manière dont il l'avait regardée et touchée elle avait découvert qu'il pouvait exister aussi d'autres hommes et elle s'était sentie pour la première fois depuis très longtemps et peut-être pour la toute première fois « femme » et non femelle à l'affût du mâle quand elle n'était pas poursuivie par lui. Car c'était bien cela qu'elle avait été. Non pas la prostituée au grand cœur contrainte par un souteneur bestial et violent. Non, la réalité était devenue plus abjecte encore : elle

avait exercé un métier qui lui plaisait. Oui, qui lui plaisait ! Elle n'avait jamais baissé les yeux devant personne, sûre de rencontrer dans tous les regards la même petite flamme obscure qu'elle connaissait bien et qu'elle se faisait fort de rallumer dans les yeux de n'importe quel homme passant à sa portée.

Cardier était mal à l'aise. Son éducation un peu puritaine ne l'avait pas préparé au choc de telles confidences. Non certes qu'il ignorât le phénomène de la prostitution. Mais en lui, il était en quelque sorte désincarné : statistiques, littérature médicale, littérature tout court. À ce niveau il avait le regard blasé des scientifiques sur une plaie sociale. À froid et en théorie, il aurait appuyé toute législation ou action philanthropique tendant à humaniser l'existence de ces êtres instrumentalisés. Mais il sentait monter en lui une répugnance presque incoercible chaque fois qu'il devait traverser un quartier chaud et il n'aurait pour rien au monde adressé la parole à une prostituée. Il ne prononçait jamais les noms que les gens donnaient à ces malheureuses de peur d'éveiller je ne sais quel démon. Pourtant il écouta le douloureux récit sans sourciller. Il sentait confusément qu'à tout prix il ne devait décevoir cette femme qui avait trouvé dans son attitude bien plus qu'il n'y avait mis. Il la fixait droit dans les yeux et il espérait qu'elle ne pourrait lire dans les siens le trouble et le dégoût qu'elle lui inspirait.

Elle y lut la compréhension et la sympathie dont elle avait le besoin le plus impérieux. Avant de la quitter, il n'eut presque aucun effort à faire pour lui tendre la main. Elle la prit dans les siennes, l'approcha de son visage incliné et la baisa furtivement. Elle ne releva pas la tête et il partit en hâte pour ne pas la voir pleurer.

Dès que le jeune interne fut sorti de la salle commune, les langues des autres pensionnaires se délièrent. Elles dirent sur tous les tons qu'il était scandaleux que d'honnêtes femmes dussent partager leur chambre avec une prostituée. Existe-t-il au monde plus cruel que d'honnêtes femmes convaincues d'être outragées dans leur dignité et de défendre les valeurs les plus sacrées ? Elles lui menèrent une vie si dure que la pauvre n'y tint pas et qu'elle s'enfuit en pleine nuit.

Lorsque Cardier vint prendre des nouvelles de la malade, son lit était déjà refait et personne dans la salle ne put lui dire ni pourquoi, ni comment elle était partie. « Mais avec ces créatures on doit s'attendre à tout... », susurra d'un air pincé une dame proprette qui occupait le lit voisin. À la réception, un petit paquet attendait Cardier. C'était un flacon de parfum de luxe. Il était accompagné de ces simples mots griffonnés sur une carte à en-tête de l'Hôpital Civil : « Ne vous inquiétez pas. Ça ira, je vous le promets. »

Extrait de Michel Pochet, *Les Contes verts*, inédit

La parole de vie est une publication du mouvement des focolari.  
Vous la retrouverez sur le site [www.focolari.fr](http://www.focolari.fr),  
y compris en diaporama.  
Vous la trouverez également dans la revue Nouvelle Cité  
et sur le site <http://parole-de-vie.fr/>  
qui publie aussi des versions textes et images pour les enfants et les ados.  
Elle existe aussi en braille.  
Traduite en 91 langues ou dialectes,  
elle est diffusée dans le monde par la presse,  
la radio, la télévision à plus de 14 millions de personnes.  
Édition numérique : Nouvelle Cité 2021